# FIGARO ILLUSTRÉ

N° 15


## JEANNE D'ARC






ALBERT LYNCH. — Jeanne d'Arc


ÉDITEURS :

**MANZI, JOYANT & Cie** | **LE FIGARO**

*24, boulevard des Capucines* | *26, rue Drouot*

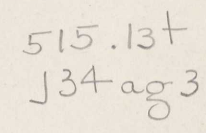
PARIS

Prix : **3 fr.** ; Étranger

ngt et unième année. AVRIL 1903 Deuxième série. — N° 157

# FIGARO ILLUSTRÉ

| PARIS ET DÉPARTEMENTS | ÉTRANGER, *Union postale* | PUBLICATION MENSUELLE | TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS |
|---|---|---|---|
| Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50 | Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50 | Paraissant le 2e samedi de chaque mois | Du *Figaro* quotidien |


Mme VIRGINIE DEMONT-BRETON. — JEANNE AUX CHAMPS



*Cliché Lecadre.* BASTIEN-LEPAGE. — JEANNE D'ARC ÉCOUTANT SES VOIX DANS LE JARDIN DE SON PÈRE

# Jeanne d'Arc dans l'Art



*Cliché Corroy.* JEANNE D'ARC
Statue placée au-dessus de la porte de la maison de Jeanne à Domremy.

Après la guerre néfaste qui, en amputant la France de deux de ses provinces de l'Est, a détruit l'équilibre national et, dans ce conglomérat où chacune des races qui le formaient apportait, avec ses qualités et ses défauts, les balancements nécessaires, a jeté un trouble profond d'où sont sorties ensuite la plupart de nos misères, une figure a surgi, doublement sainte, en ce qu'elle représente à la fois la résistance victorieuse à l'étranger et l'une au moins des provinces sacrifiées. Bien que Domremy, la patrie de Jeanne d'Arc, soit resté à la France, c'est à la Lorraine, dont est Domremy, que va, en Jeanne, une part du culte qui lui est dédié.

Sans doute depuis les siècles où elle vécut, la France ne s'était point montrée ingrate; des monuments s'élevaient à sa mémoire à Orléans qu'elle délivra, comme à Rouen où elle fut mise à mort.

Il n'est même point inutile de rappeler que le monument d'Orléans ayant été détruit pendant la Révolution, le conseil municipal de cette ville, en nivôse an XI, prit une délibération pour ouvrir une souscription en vue de le rétablir, et qu'alors le Premier Consul écrivit en marge du rapport :

« Écrire au citoyen Crignon des Ormeaux, maire d'Orléans, que cette délibération m'est très agréable. L'illustre Jeanne d'Arc a prouvé qu'il n'est pas de miracle que le génie français ne puisse produire dans les circonstances où l'indépendance nationale est menacée.

« Unie, la nation française n'a jamais été vaincue ; mais nos voisins, plus calculateurs et plus adroits, abusant de la franchise et de la loyauté de notre caractère, semèrent constamment parmi nous ces dissensions d'où naquirent les calamités de cette époque et tous les désastres qui rappellent notre histoire. »

Ces paroles de Bonaparte définissent et expliquent mieux que tous les discours quelle valeur doit garder aux yeux des Français, l'enseignement patriotique que Jeanne est venue donner. Elles précisent et affirment le but que le Restaurateur poursuivait, lorsqu'il érigeait à la fois le monument de Jeanne à Orléans et celui de Jean Bart à Dunkerque, hors de toute idée confessionnelle et de toute préoccupation religieuse, uniquement pour appeler ces grandes ombres à servir encore la France





Cliché Braun, Clément & Cie

ANTONIN MERCIÉ. — LA VOCATION DE JEANNE

MONUMENT NATIONAL DE DOMREMY




Cliché Neurdein frères. J.-E. LENEPVEU. — JEANNE D'ARC EST FAITE PRISONNIÈRE A COMPIÈGNE
(*Peintures murales du Panthéon*)

dans sa lutte contre les Anglais et pour attester leur exemple.

Il n'eût pas tenu à lui que, dans ces conditions, le culte des Héros ne prît un caractère national, mais les hommages rendus à Jeanne, si mémorables qu'ils fussent, gardèrent un caractère local; Domremy, où elle naquit et où sa maison natale, religieusement conservée, voyait pourtant s'effacer, déjà du temps de Montaigne, les fresques qui retraçaient ses gestes; Orléans, où le monument de bronze érigé par Charles VII, en 1458, ayant eu toutes ses figures, sauf celle du Roi, brisées par les protestants en 1567, était relevé en 1571, détruit de nouveau en 1793 et fut remplacé en 1805 par la statue assez vilaine de Gois; Rouen, où la fontaine érigée au début du XVI^e siècle sur l'emplacement du bûcher, avait été remplacée en 1756 par une imposante architecture: tels étaient les trois centres où la mémoire de l'héroïne restait présente; plus à Orléans que partout ailleurs, car la fête traditionnelle de la Délivrance, le panégyrique chaque année prononcé dans la cathédrale où les meilleurs orateurs de la chaire tenaient à s'affirmer devant un auditoire de plus en plus nombreux, la procession où figuraient d'obligation toutes les autorités, rangées sous un drapeau qu'on disait celui de Jeanne d'Arc, entretenaient le culte, lui donnaient l'attrait joyeux de la victoire, le rendaient présent et vivant, si abolis que fussent d'ailleurs les souvenirs réels.

C'est d'Orléans, sans nul doute, qu'est parti, en 1871, le mouvement auquel nous assistons depuis trente années et qui, atteignant maintenant son maximum d'intensité, a non seulement dressé des statues de Jeanne sur tous les points du territoire où elle a laissé un souvenir, mais élevé en son honneur, en attendant que ce soit sous son invocation, des basiliques grandioses et superbes; de là, est parti le mouvement qui, dans la littérature et les arts, a produit des œuvres mémorables, par qui tout artiste s'est trouvé inspiré, par qui des penseurs subtils, des philosophes attentifs, des historiens scrupuleux ont été émus à leur tour: et l'auteur de ce mouvement a été l'évêque d'Orléans, Monseigneur Dupanloup.



Cliché Giraudon. JEANNE D'ARC (?). — Statuette bronze. — XV^e siècle
(*Musée de Cluny*)

Peut-être conviendra-t-il à l'éminent biographe de Richelieu, qui étudie en ce moment avec une passion d'exactitude l'histoire contemporaine et qui va en publier un premier volume, de rechercher si Monseigneur Dupanloup, lorsqu'il remettait en honneur et qu'il répandait, dans l'Église et par l'Église, la vénération de la Vierge lorraine, ne portait point, à établir une dévotion si éminemment française, des idées personnelles où les questions politiques jouaient aussi leur rôle; il faut laisser à M. Gabriel Hanotaux le soin de dégager si, en prenant une telle initiative, l'illustre champion de la minorité au Concile du Vatican n'avait point, cette fois encore, été guidé, dans une mesure, par la pensée d'opposer aux formules ultramontaines une formule de dévotion nationale. Quoi qu'il en soit, il rencontra partout, dans tous les partis, une unanimité d'adhésion et il se trouva secondé par



Cliché Neurdein frères. J.-E. LENEPVEU. — L'ENTRÉE DE JEANNE D'ARC A ORLÉANS
*(Peintures murales du Panthéon)*

une émulation graphique qu'on peut bien dire sans exemple.

Ce sont les causes, c'est en quelque sorte la philosophie de cette émulation graphique qu'il serait intéressant de dégager. On peut bien croire, en effet, que, avec Napoléon, mais pour des causes différentes et avec des différences qu'il faut signaler, Jeanne est devenue la figure la plus fréquemment présentée en France, celle à laquelle le plus d'artistes se sont attachés, celle qui devra longtemps encore inspirer le plus d'œuvres d'art.

Mais, tandis que la figure de Napoléon s'impose par des lignes précises qui ne sauraient être ni méconnues ni confondues; que tout en est populaire, les traits du visage, et chacun de ces traits, le costume, et chaque détail de ce costume, les habitudes du corps, les gestes et les façons coutumières, la figure de Jeanne, mythique et non réelle, ne se distingue à rien qui puisse paraître historique. On ignore son visage, ses vêtements de pastoure, son costume de guerre, jusqu'à l'aspect général et à la silhouette de sa personne. De là, pour les artistes, sans doute, une carrière sans limite ouverte à leur imagination et à leur talent; mais, de là aussi, pour la masse populaire qui a besoin d'images nettes, un trouble qui explique certaines défaillances. La figure n'est point encore cristallisée dans son imagination et sa mémoire, et l'on peut même affirmer qu'elle ne le sera jamais, à défaut de documents contemporains certains et multiples qui l'aient répandue et qui donnent une certitude de réalité. Elle n'aurait pu se formuler d'une façon satisfaisante que si, à une époque lointaine, presque contemporaine des événements, un grand artiste s'en était inspiré et en avait résumé le caractère sous une forme immortelle. Nul ne peut penser que Julien et Laurent de Médicis aient été autres que Michel-Ange les a représentés sur leurs tombeaux de la Sagrestia Nuova, et pourtant tous les documents graphiques les plus précis attestent que ces statues n'ont jamais été faites à leur ressemblance. Ils vivent devant la postérité non tels que leur mère les fit, mais tels que l'artiste les a voulus. Jeanne, au contraire, n'a trouvé de son temps ni dans un temps assez approché d'elle pour donner une satisfaction à l'imagination critique, nul peintre et nul sculpteur. Elle a déclaré dans ses interrogatoires qu'elle ne s'était jamais fait peindre. Dans l'immense bibliographie de Jeanne, où abondent les dissertations sur tous les points de sa vie qui ont pu être abordés avec quelque certitude, à peine rencontre-t-on sur son iconographie trois mémoires, l'un de Vergnaud-Romagnesi *(Des portraits de Jeanne d'Arc et de la fausse Jeanne d'Arc)*; l'autre de Vallet de Viriville *(Recherches iconographiques sur Jeanne d'Arc)*; le troisième de MM. E. de Bouteiller et G. de Braux *(Notes iconographiques sur Jeanne d'Arc)* et leurs conclusions nous laissent également indécis. Tout au plus, permettent-ils des doutes au sujet d'une statuette en bronze qui représente une femme en costume



Cliché Giraudon. F. RUDE. — JEANNE D'ARC
*(Musée du Louvre)*



Cliché Giraudon. FRÉMIET. — JEANNE D'ARC
Place des Pyramides (Paris)

de guerre, d'un bout de tapisserie, d'un fragment de statue, d'une grossière peinture de date incertaine. Mais est-ce là, en en admettant l'authenticité, quoi que ce soit sur quoi puisse se fixer l'imagination populaire et qui satisfasse la pensée ? Nulle image d'elle ne s'est traditionnellement imposée; nulle n'a reçu du prestige du génie une autorité définitive. Les siècles ont passé et les artistes, la plupart médiocres, qui, au XVIIe et au XVIIIe, l'ont représentée en quelque acte de sa vie, l'ont costumée à la façon de leur temps ou, ce qui était pis, à la façon dont leur temps imaginait l'époque de Jeanne.

Ils l'ont travestie en troubadour, lui ont imposé les façons qu'ils imaginaient chevaleresques; d'ailleurs, fort peu s'y sont arrêtés. Jeanne, si l'on peut dire, n'était pas alors *actuelle;* pour que, du monde poétique où elle servait alternativement d'héroïne épique à Chapelain et de prétexte grivois à Voltaire, elle rentrât dans le monde historique, il a fallu le mouvement des études qui a fait l'honneur du dernier siècle, la reprise des textes sur qui est fondée notre histoire nationale, l'éclosion des idées nettes de nationalité — le dirai-je? cette institution du Musée de Versailles, du premier musée historique et iconographique français où la réalisation montre d'inévitables défaillances, mais où la pensée initiale est une des plus généreuses, des plus utiles et des plus largement profitables qu'ait conçues un gouvernement.

Au courant d'idées qu'ont fait parallèlement éclore la publication des textes historiques français et l'institution du Musée de Versailles — deux œuvres du gouvernement de Juillet et du roi Louis-Philippe — ne faut-il pas rattacher l'œuvre personnelle d'une princesse artiste, laquelle a donné de Jeanne l'image devenue et restée encore la plus populaire? La statue de la princesse Marie d'Orléans est la première qui ait atteint et ému la masse; elle a été reproduite à des millions d'exemplaires, par tous les procédés connus et dans toutes les matières usitées; elle a plus encore peut-être été répandue par la gravure, et, malgré ses imperfections, quoiqu'elle ait à coup sûr les défauts de son époque et qu'elle révèle bien des inexpériences de la part de son auteur, elle est demeurée, durant soixante ans, — elle demeure toujours — la formule adoptée, l'expression qui synthétise la vierge, la croyante et la guerrière.

En est-il une autre à présent qui l'emporte en popularité? Non, malgré l'effort tenté de tous côtés. A coup sûr, la statue de M. Frémiet a plu et devait plaire ; mais, outre que les réductions s'en vendent cher, le côté d'art supérieur ne permet point cette naïveté un peu romantique, un peu enfantine qui attendrit les simples. Cette victorieuse amazone est inspirée sans doute, mais il faut regarder à sa bannière pour y trouver par quel dieu.

De la statue de la princesse Marie à celle de M. Frémiet, il y a un long chemin parcouru, et depuis que celle-ci fut érigée sur la place des Pyramides, combien d'autres l'ont été partout : celle de Paul Dubois, au parvis de la cathédrale de Reims et sur la place Saint-Augustin, à Paris; celle d'Allar, à la basilique de Domremy; celle de Roulleau, à Chinon; celle de Foyatier, à Orléans; celle d'Émile Chatrousse, boulevard Saint-Marcel, à Paris; celle de Fossé, au Crotoy; celle de Barrias, à Rouen, et le monument de Beaurevoir et celui de Bonsecours...

Et il y en a encore dans des musées ou des églises des statues de Rude, de Chapu, d'Antonin Mercié, de Chatrousse, d'Albert Lefeuvre, d'Etex, d'André Massoulle, de Bogino, de G. Clère, de Loiseau-Bailly, de Le Véel, de Madame la duchesse d'Uzès, d'Allouard, de Champigneule, de Moreau et P. Le Nordez, de Beylard, d'Émile Lafont, de Saint-Marceaux, de P. d'Épinay, du comte G. du Passage, de Caravaniez, de L. Cugnot, de Kley, d'Hercule; et de toutes ces tentatives de représentation sculpturale, nulle n'est typique, nulle ne s'impose, nulle ne s'inscrit dans la mémoire. Sans parler de certaines qui peuvent sembler caricaturales, et à propos desquelles il est permis de se demander pour quel compte et avec quelles permissions de telles œuvres ont été posées sur les places publiques; sans citer de noms d'auteurs, il est loisible de penser que, hormis les deux effigies, d'ordre très divers, qui sont dues à la princesse Marie et à M. Frémiet, il n'a pas été produit en sculpture une seule œuvre telle que, par les traits généraux prêtés à l'héroïne, aussi bien que par la simplicité de la pose, la pureté de la pensée, et la beauté de l'exécution, elle se substitue aux deux premières.

Ce n'est point à dire que le talent y manque ou même que l'inspiration y soit médiocre; ce n'est point à dire que certaines n'eussent point mérité d'être élues pour la pensée qu'elles apportaient, mais la plupart prétendaient exprimer un moment très bref et assez peu caractéristique de l'existence de l'héroïne.

Beaucoup s'attachaient par exemple à *l'inspiration* et



Cliché Neurdein frères. GOIS. — JEANNE D'ARC
Statue érigée en 1805 à Orléans

présentaient une pastoure plus ou moins âgée, vêtue d'une robe de bure, écoutant debout, agenouillée ou étendue, les voix lointaines des Saints protecteurs de la France. De telles effigies ne portent aucun symbole ; elles ne s'adaptent point à l'essentiel de la vie du personnage. De même est-il des Jeanne d'Arc à Chinon ou des Jeanne d'Arc à Rouen. Le bûcher est un épisode; ce qui emplit cette vie, ce qui la rend à jamais mémorable, ce sont les treize mois écoulés du 29 avril 1429 au



Cliché Neurdein frères. J.-E. LENEPVEU. — SIÈGE D'ORLÉANS. — ATTAQUE DES BASTILLES DES ANGLAIS
(Peintures murales du Panthéon)

24 mai 1430, les jours où Jeanne d'Arc fut l'âme victorieuse de la Patrie, les jours où elle rua sur l'Anglais les bourgeois, les soldats et le peuple, laissant les commandants des gens de guerre à leurs combinaisons savantes et vraisemblablement fructueuses.

Donc, il faut que Jeanne porte l'armure, et nul ne devrait penser à la figurer autrement; mais, en même temps, la vierge chrétienne ne saurait être dépourvue d'un essentiel emblème qui précise son caractère et qui le marque d'un trait que nul ne méconnaisse. C'est ce que la princesse Marie a admirablement




J.-P. LAURENS. — JEANNE D'ARC
Carton d'une tapisserie exécutée à la manufacture des Gobelins et offerte à S. S. le Pape Léon XIII

compris en faisant de son épée une croix; c'est ce que M. Frémiet a moins littérairement rendu, quoique l'attitude de Jeanne, brandissant l'étendard et tenant l'épée au fourreau, et, l'étendard même, si on l'examine, portent signification suffisante. Hormis ces deux et ceux qui les ont copiés, nul n'a satisfait aux deux termes du problème, car il ne suffit pas que l'héroïne lève les yeux au ciel pour être une chrétienne, et les emportements de bataille ne sont pas pour elle; elle ne doit ni frapper de grands coups, ni pousser des galops de charge. Au héros quel qu'il soit, dont on dresse la statue équestre, le calme convient seul, le calme qui seul est sculptural, qui seul est artistique, qui seul donne une impression de définitif, repose et élève l'âme. A Jeanne, ce calme monumental s'adapte mieux qu'à qui que ce soit. C'est la Pensée qui brûle en elle, c'est l'Idée qu'elle porte qui fait la victoire, c'est sa prière et c'est sa parole, ce ne sont pas ses coups de sabre, ni ses coups de lance.

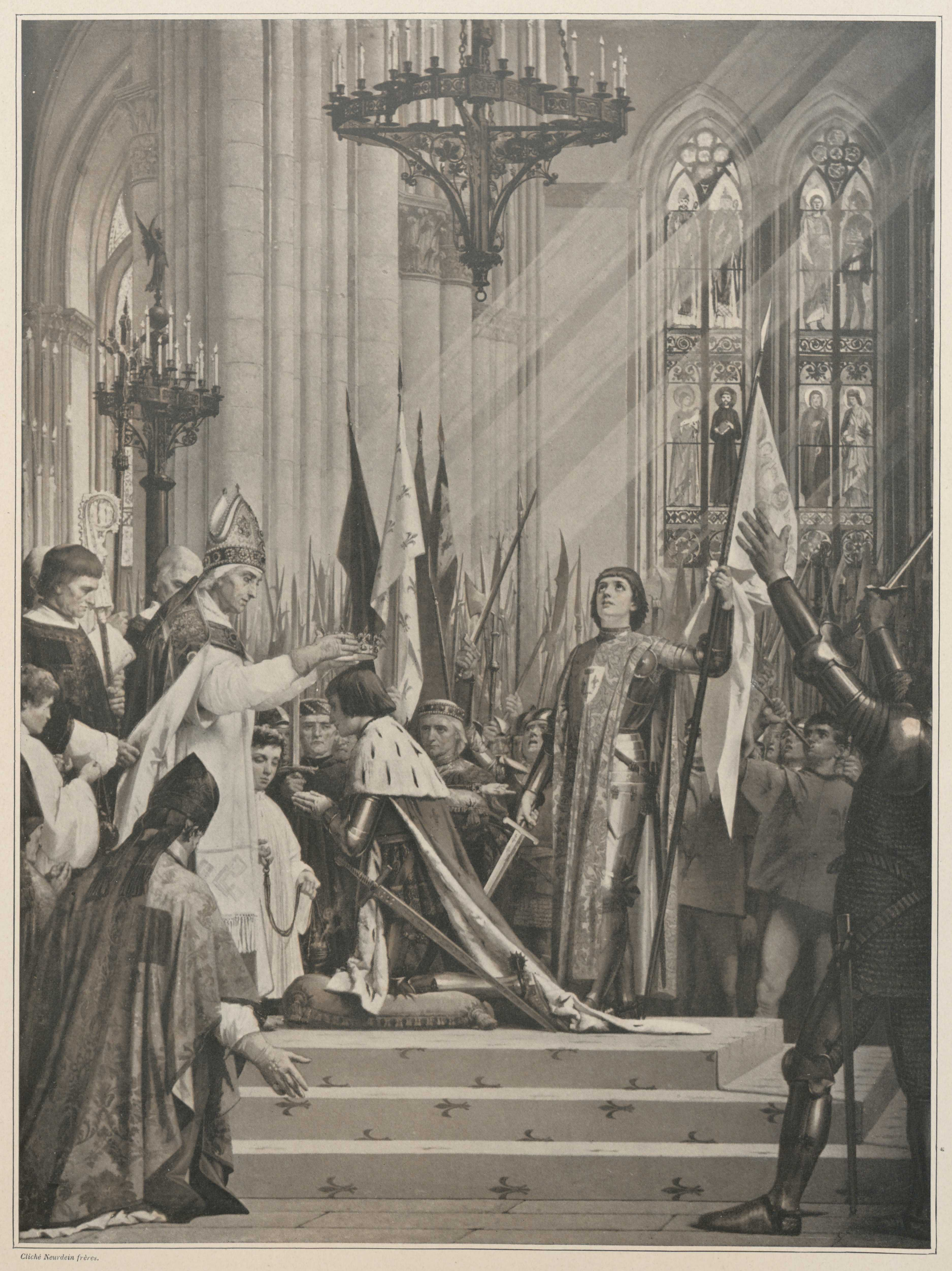
Cette observation que suggèrent les œuvres de sculpture, s'affirme bien plus fortement encore dans les œuvres peintes où l'anecdote et le momentané s'adaptent encore mieux au procédé d'expression artistique. Il s'est agi pour la plupart des peintres, non pas de donner de Jeanne une image résumant son caractère, synthétisant sa mission, mais de fournir des épisodes, plus ou moins ingénieusement contés, de son histoire: il eût été singulièrement difficile déjà de représenter la Pucelle; on a ajouté l'obligation de la placer dans le paysage adéquat, dans le milieu contemporain, de grouper autour de sa figure principale toutes les figures historiques, de rechercher les costumes et les meubles, de retrouver les passions et les gestes, de reconstituer des ensembles, où, naturellement, les anachronismes ont abondé, où les incertitudes des documents graphiques ont provoqué de singulières erreurs, où, enfin, le mauvais goût a pu se donner carrière au gré de la mode.

Sans doute, s'est-on d'abord attaché à la *vocation* de Jeanne; là, point d'embarras: la figure de la bergère ou de la fileuse était isolée; tout au plus, comme dans le tableau de Benouville, des ombres légères de saint Michel et de sainte Catherine flottaient autour d'elle; le paysage présentait d'agréables motifs, on pouvait même l'écrire d'après nature; il y avait à donner une étude curieuse des horizons lorrains et de la maison de Domremy. Mais ce qu'on peignait ainsi c'était une extatique entendant des voix, ce n'était point Jeanne... Peut-être vaut-il mieux ne point détailler les épisodes isolés où elle se trouve jouer un rôle plus ou moins heureux. En aucun de ces tableaux quel que soit le talent qui y a été dépensé, on ne trouve une image de Jeanne d'Arc qui puisse passer pour définitive, sauf dans la *Jeanne d'Arc au Sacre* de M. Ingres.

Là, l'effort de pensée est grand; là, l'intention de synthèse est évidente; là, le triomphe de la vierge guerrière



*Cliché E. Fiorillo.* ALLOUARD. — APRÈS LA VICTOIRE



Cliché Neurdein frères.

J.-E. LENEPVEU. — JEANNE D'ARC AU SACRE DU ROI

*Peintures murales du Panthéon. — Paris*




P. DUBOIS. — JEANNE D'ARC

PARVIS NOTRE-DAME, A REIMS. — PLACE SAINT-AUGUSTIN, A PARIS

et chrétienne est exprimé. Sans doute peut-on dire que la toile du maître n'a pas toutes les qualités de ses études sur la nature et de ses portraits ; sans doute blamera-t-on la couleur, certains détails de costume. La tête peut sembler trop académiquement belle et dépourvue du caractère national : c'est ici, malgré les armoiries peintes ou brodées sur la robe militaire, une belle fille de Rome, une vierge d'atelier qui n'a rien de la France et de la nature lorraine; mais, du moins, deux des éléments qui constituent Jeanne, se trouvent puissamment exprimés : c'est bien une guerrière et c'est bien une chrétienne. Vêtue de son armure de bataille, elle se repose en sa foi devant l'autel sur lequel elle a posé sa dextre, et de l'autre main elle tient d'un geste admirable son étendard qui fut à la peine et qu'elle porte à l'honneur. Cet effort en vue de créer une figure définitive de la Pucelle est d'autant plus remarquable qu'il est isolé. Il n'est pas entièrement heureux; l'on ne saurait dire ni qu'il contente absolument, ni qu'il doive toujours durer, mais, jusqu'ici, l'on ne saurait en citer un qui le surpasse, l'égale ou l'approche.

Il est, à la vérité, une autre forme, analytique celle-là, de représenter Jeanne d'Arc. C'est, dans une série de compositions concordantes et combinées, de peindre les épisodes principaux de sa vie et de produire ainsi, devant le spectateur, l'ensemble du drame depuis la vocation jusqu'à la mort. Les scènes nécessaires ne sont pas en tel nombre qu'elles ne puissent trouver place dans une décoration d'église, et le genre de la fresque se prête à des gestes plus simples, des costumes moins historiquement exacts, de même qu'il exclut les effets de lumière et qu'il établit la composition sur un plan presque unique. Marouffler des tableaux sur des murs, ce n'est pas faire des fresques.



Cliché J. Leroy fils.

ROULLEAU. — JEANNE D'ARC
*(Statue érigée à Chinon)*

De cette sorte, le récit de la vie de Jeanne parle aux yeux et à l'imagination et laisse dans l'esprit une trace aussi profonde que pourrait l'imprimer la figure synthétique, mais quelles difficultés sans nombre présente une telle œuvre ! Déjà, dans ce qui n'était point la fresque et ne tenait point à la grande peinture murale, dans la série des compositions illustrant un récit de la vie de Jeanne, combien ont échoué, à commencer par Bida. Rien à dire des lithographies de Chasselat et des dessins de MM. Trouvé et Carot pour le *Bréviaire de Jeanne d'Arc :* ce qu'on appelle communément l'illustration ne donnerait rien qui méritât l'attention, si M. Boutet de Monvel, avec son album de Jeanne d'Arc, n'avait produit une œuvre tout à fait hors de pair et qui est destinée à vivre.

M. Boutet de Monvel avait vraisemblablement d'abord pensé à donner simplement un de ces albums de jour de l'an, où il a excellé à représenter le petit monde et qui constituent sur l'enfant moderne un document sans prix. Le système qu'il emploie des à-plat de couleurs, l'agrément d'un dessin toujours serré, d'une précision admirable, où l'art des sacrifices est autant à remarquer que la justesse du détail, ont fait de chacun de ces petits livres des chefs-d'œuvre, partout imités, mais qu'un artiste de race a pu seul mettre au point. Les autres ont passé, ceux-ci demeurent.

La science de M. Boutet de Monvel, son goût de recherche et d'exactitude historique, l'esprit avec lequel il groupe les personnages et leur fait dire ce qu'il faut qu'ils disent, tous les dons qu'il a prodigués en des illustrations qui seront les plus recherchées de notre temps, le mettaient déjà à égalité avec un tel sujet, mais il y portait de plus une tournure d'âme qui, si elle n'est point mystique, le fait exceller à rendre ce qui est mystique, une compréhension des êtres qui dénote l'intelligence la plus affinée et une haute culture intellectuelle. Cet Album pour les enfants, sans s'écarter un instant de son but, est devenu une merveille d'art, et sans doute est-ce l'étude qu'avait ainsi faite M. Boutet de Monvel qui l'a porté à désirer retracer pour les grandes personnes, sur les murs de la basilique de Domremy, cette histoire qu'il avait d'abord contée aux petits enfants.

Il avait été devancé dans une tentative analogue par M. Lenepveu; mais c'était sur une commande du gouvernement que l'honorable membre de l'Institut avait décoré quelques murs du

Panthéon d'une histoire de Jeanne d'Arc, en tableaux honnêtes, d'une composition classique, d'une exécution lourde, et où seulement quelques détails, tels que des frises, montrent une recherche personnelle. On ne saurait dire que ces fresques prétendues sortent en quoi que ce soit des moules reçus où, depuis M. Delaroche, est coulée une certaine peinture officielle. Cela n'est ni meilleur ni pis que les tableaux courants de Versailles, ceux, s'entend, qui furent produits sur des commandes aux peintres de cet ordre.

Tout autre, en la partie d'œuvre qu'il a réalisée jusqu'ici, est la tentative de M. Boutet de Monvel : dans l'immense basilique de Domremy, ses fresques opulentes et sobres vêtent les murs de radieuses pages d'histoire; c'est une vision du passé



*Cliché Neurdein frères.* LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS. — JEANNE D'ARC

qui apparaît, avec la curiosité des costumes patiemment retrouvés, l'éclat des têtes fines qui semblent autant de portraits, et, dans le cadre merveilleusement dressé, l'héroïne, que nul ne peut méconnaître, à qui vont tous les regards et que désigne la composition même.

Cela est à part, sans exemple dans l'art contemporain, et de très grands noms du passé viennent à l'esprit quand on rencontre en ce coin de terre lorraine, après l'émotion de cette course à travers les souvenirs, cette œuvre toute fraîche, toute vivante, d'un si grand style et d'une philosophie si profonde. M. Boutet de Monvel, qui n'a point obtenu jusqu'ici, par dédain ou malechance, la renommée que mérite son talent, aura inscrit là pour la postérité le nom d'un grand artiste — et il nous aura donné une Jeanne d'Arc.

FRÉDÉRIC MASSON.



*Photo. communiquée par la Revue Art et Décoration.*

BOUTET DE MONVEL. — JEANNE D'ARC, A CHINON, DÉSIGNE, AU MILIEU DE SA COUR, LE DAUPHIN CHARLES VII.

FRESQUE POUR LA BASILIQUE DE DOMREMY



Photo. communiquée par la Revue Art et Décoration.

BOUTET DE MONVEL. — JEANNE D'ARC, A CHINON, DÉSIGNE, AU MILIEU DE SA COUR, LE DAUPHIN CHARLES VII.

FRESQUE POUR LA BASILIQUE DE DOMREMY

# LE BERCEAU DE JEANNE D'ARC

## (DE VAUCOULEURS A DOMREMY)

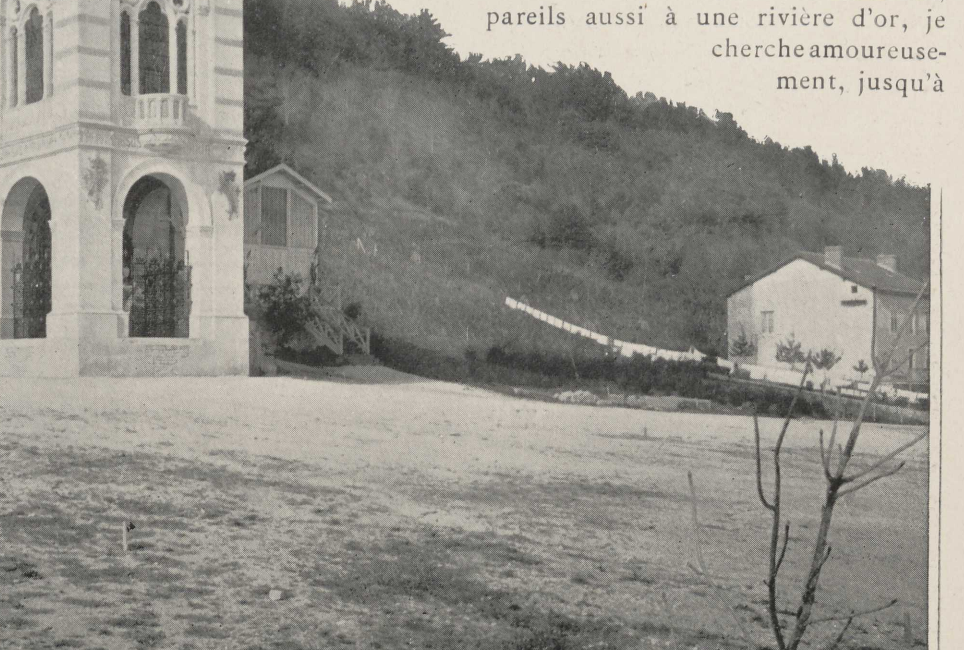
Pour ce pèlerinage au chaume de la « doulce pucelle », j'avais choisi un matin d'août dernier. J'étais arrivé dans les sillons de Vaucouleurs, à l'heure où les alouettes montaient dans le soleil et où, sur cette belle plaine inondée de bleuissante lumière et de blés mûrs, la faucille des moissonneurs brillait sur les épis tombants. En Lorraine, l'heure de la moisson ne sonne qu'au plus tard de l'été; et je trouvais un nouveau charme de voyage, à la splendeur de ces vastes champs plats, de Vaucouleurs à Chalaine, s'agrémentant de bandes de luzerne et de blé, comme un damier fait de morceaux verts et jaunes. Là-dessus, s'intallent les villages aux toits de briques rouges, que surmontent leurs clochers coiffés d'ardoise en forme de casques haut montant empanachés de la girouette au coq d'or.

Ainsi s'assied Vaucouleurs, tout en plaine et tout en longueur de maisons, dont la plus belle est la Maison de Dieu, faisant face à la Maison de ville. A hauteur du clocher qui la coiffe, comme un lancier du temps des seigneurs de Lorraine, on devine un tertre planté de chênes verts et de sapins des Vosges. A cette place, où je m'élève vite par un petit sentier qui contourne l'église, fut jadis le château du sire de Baudricourt. Aujourd'hui on n'en voit plus que des ruines. Une basilique, encore à fleur du sol, a voulu y surgir naguère en l'honneur de Jeanne d'Arc. Une femme du voisinage tient les clefs de cette louable entreprise du zélé Mgr Pagis, qui n'a pu arriver à se donner autant d'honneur que de peine au pays de celle qui devait, même chez elle, « être à la peine plus qu'à l'honneur ». Par une porte de barrage, aux bois déjà tout vermoulus, j'entre sur un chantier abandonné. La pluie et l'usure y ont remplacé les charpentiers sur les madriers droits encore, et les maçons sur les murs émergeant des fondations imposantes. Celles-ci montent seulement à fleur de terre, à peine assez haut pour que les ronces les puissent recouvrir et dévorer déjà.

L'œuvre devait comprendre assez originalement une tour carrée, à la suite de laquelle la basilique projetée se disposerait en chapelles. La partie principale en serait une monumentale statue de Jeanne d'Arc qui, de là-haut, — de son bûcher d'honneur, cette fois, — regarderait, de Vaucouleurs à Domremy, sur vingt kilomètres de plaine, son pays natal tout entier. Hélas! après le bûcher de bois de Rouen, le bûcher de pierre de Vaucouleurs! On avait choisi, pour ériger celui-ci, du granit de Gevey qui porte jusque dans son grain, noir et blanc, le deuil du monument inachevé. Un petit chemin de fer Decauville sillonne le chantier, et le visiteur en foule les rails disjoints déjà, comme le plan d'une entreprise arrêtée à ses débuts. Cependant, la partie qu'on oserait appeler principale était finie avant même que le monument sortît du sol. C'était la reconstitution de la chapelle souterraine, dépendante du château des sires de Vaucouleurs. Là, Jeanne d'Arc, venant implorer à maintes reprises une audience de Baudricourt, était entrée souvent pour s'agenouiller. Ce sanctuaire minuscule portait le nom de *Notre-Dame des Voûtes*, apparemment pour la belle ordonnance des pleins cintres que les fidèles y admiraient. L'architecte de Mgr Pagis, ayant deviné cette ancienne chapelle dans l'atelier de tisserand qu'un paysan de l'endroit s'en était fait, avait pris les nervures de la voûte à la naissance des quatre piliers d'encoignure, restés intacts, et avait conduit celle-ci jusqu'à son entier revêtement. Dans cette chapelle aux quatre murs encore nus, où, comme au temps de Jeanne, le jour pénètre de haut par quelques rares soupiraux en ogive très étroite, l'émotion est intense pour quiconque sait évoquer le passé.

D'autres souvenirs de la Bonne Lorraine sont encore à Vaucouleurs. Il y a, à quelques pas du château de Baudricourt, la *Porte de France*, que Jeanne d'Arc passa tant de fois pour venir implorer son sire. Les ruines du château voisin et la marche des siècles l'avaient enfouie presque à niveau de son attique, si naïvement coiffée d'une toiture en bât d'âne. Les amis des *Monuments historiques de France*, en la classant parmi les œuvres qu'ils restaurent, ont découvert son modeste arc de cercle, dégagé ses piliers et permis au passant de fouler avec religion le seuil de pierre que les pieds nus de Jeanne avaient foulé avec une si patriotique émotion. Dans l'imagination de la Pucelle, cette *Porte de France*, s'ouvrant vers Domremy, n'était-elle pas celle qui ouvrait aussi sur le plus beau royaume de Dieu et sur sa prochaine délivrance?

En repassant sous cette porte, la bergère, éconduite du sire de Baudricourt, suivait la route de Châteauneuf, pour s'en aller conter sa peine aux Dames mystérieuses du Bois-Chesnu. Le long de cette même route, qui serpente en ruban blanc par les prés verts où la Meuse miroite et par les guérets blonds où le blés mûrs ondulent, pareils aussi à une rivière d'or, je cherche amoureusement, jusqu'à



*Cliché Chevojon.*

LA BASILIQUE DE DOMREMY SOUS LE BOIS-CHESNU

*SÉDILLE et DUMAY, architectes*




MAQUETTE DES VITRAUX DESSINÉS PAR M. LIONEL ROYER, EXÉCUTÉS PAR M. CH. LORIN, VERRIER A CHARTRES

*Basilique de Domremy*



Cliché Giraudon.
ALBERT LEFEUVRE. — JEANNE AUX CHAMPS



Cliché G. Daveau. BARRIAS. — JEANNE PRISONNIÈRE



Cliché Giraudon.
CORDONNIER. — JEANNE AU BUCHER
*(Musée du Luxembourg)*

Domremy distant de vingt milles, le souvenir de Jeanne perpétué par ces mêmes ruisseaux et ces mêmes prairies, à droite et à gauche du chemin.

Derrière ce paysage Vaucouleurs, aux toits fumants, n'était qu'un point perdu à l'horizon. Serait-il autre chose qu'une première halte dans l'épopée qui allait commencer? Domremy seul serait le reposoir où Jeanne laisserait son cœur. Là il faudrait revenir, dans la suite des âges, pour l'y sentir palpiter encore entre les sapins noirs du Bois-Chesnu, agités par les robes des Dames mystérieuses, frémissants aux voix qui parlaient entre les branches. Pour les voir au plus tôt et évoquer dans leur fraîcheur l'âme immortelle qui les peuple encore, je hâte le pas.

. ˙ .

A mesure que vous vous rapprochez de Domremy, vous sentez croître en vous une anxiété naturelle pour quiconque a pris l'habitude de proportionner les effets à leur cause et d'adapter adéquatement le drame à la scène qui le reproduira. D'où sera sortie l'épopée de Jeanne? De quels contrastes de nature ou de quelles harmonies de paysage? Quels décors épouvantablement sauvages ou idylliquement champêtres auront servi de cadre à ce visage de bergère qui, des agneaux alla aux loups, de la quenouille à la lance, de la bucolique des champs aux tragédies de la guerre? Déjà, à quelques kilomètres de Domremy, l'aride côte de Montbras vous prépare, avec sa haute masse calcaire et abrupte, à une espèce de Golgotha où votre fantaisie émue suspend la croix sur laquelle finissent, d'ordinaire, tous les Prométhée de l'histoire, qu'ils s'appellent Jésus ou Bonaparte. Mais Jeanne d'Arc!...

Écoutez le *do ré mi* des cloches qui s'élève joyeusement pour l'angélus matinal, de toutes les paroisses voisines. Ce sont des clochers uniformément hauts et casqués d'ardoise, où vibre le soleil. Veulent-ils nous parler avec leurs cloches, pour annoncer plus clairement Domremy qui se devine, là-bas, dans la plaine? Représentez-vous tout à coup, au tournant des collines, un tout petit village de cinquante chaumes à peine, alignés sur la route blanche qui les traverse. Un bourg plus important précède Domremy et s'y confond presque, par ses dernières maisons attenantes : c'est Goux-Court. Les deux communes, aux basses et vieilles maisons, où des géraniums et des résédas tapissent les fenêtres, sont entourées de vastes prairies tout en fleurs blanches qui les émaillent et leur donnent l'illusion d'une couche de neige, en plein été. Cette blancheur neigeuse est traversée par les eaux vertes de la Meuse et par d'autres ruisselets coulant entre les prés, sans talus ni bordure. Saint-Elophe et Coussey s'étagent sur les collines du levant. La voie ferrée se devine contre la côte de Juan, qui court vers Châteauneuf et vers les Vosges. Un tableau donne bien l'impression de cette plaine, c'est celui que Virginie Demont-Breton y a peint avec Jeanne construisant un enfantin et prophétique bûcher de brindilles, parmi les fleurs champêtres de sa terre natale. Comme sainte déjà vouée à l'holocauste, son visage pensif



Cliché Giraudon. E. FRÉMIET. — JEANNE D'ARC AU SACRE




Cliché Neurdein frères.

J.-E. LENEPVEU. — JEANNE D'ARC EST BRULÉE A ROUEN

*Peintures murales du Panthéon. — Paris*




MAQUETTE DES VITRAUX DESSINÉS PAR M. LIONEL ROYER, EXÉCUTÉS PAR M. CH. LORIN, VERRIER A CHARTRES

*Basilique de Domremy*



Cliché Ad. Weick (Saint-Dié).

VAUCOULEURS. — ÉTAT ACTUEL DE LA CHAPELLE SOUTERRAINE DU CHATEAU DE BAUDRICOURT
où Jeanne attendit l'audience du Sire de Baudricourt

s'y encadre d'une auréole de cheveux aussi blonds que les blés qui mûrissent par traînées jaunes, entre les foins. Ceux-ci verdoyent le fond du paysage, où Domremy et le Bois-Chesnu se devinent. C'est un tableau aussi charmant que lamentable.

* * *

De la gare de Coussey à la maison de Jeanne, le courrier a vite fait les deux kilomètres de route qui séparent ces deux points. Il en faudra un demi encore pour atteindre, en montant la rampe du Bois-Chesnu, à la basilique qui émerge, là-haut, contre les verdeurs profondes de ce bois, pour faire admirer de partout, sur son tertre dominant fièrement la vallée, sa robe toute neuve de granit vosgien et de bronze doré.

La première station de cet impressionnant pèlerinage est, à l'orée extrême du village, l'avant-dernière maison de celui-ci. Je veux dire l'église paroissiale, telle aujourd'hui que la Pucelle





Clichés Ad. Weick (Saint-Dié).

VAUCOULEURS. — UNE TOURELLE DU MUR D'ENCEINTE

VAUCOULEURS. — LA PORTE DE FRANCE

la fréquenta dans son enfance. La route passe devant le porche. Celui-ci est surmonté d'une haute mansarde dont l'abat-voix fait deviner le modeste clocher. Contre ce porche et ce clocher-pigeonnier, une peinture murale défraîchie occupe le torchis, avec une scène de la vie de Jeanne dont la statue figure aussi sur un côté, en humble accoutrement de bergère. Vous avez hâte d'entrer dans cette simple église de village. Le mauvais goût d'aucun fanatique ne l'a heureusement travestie en cathédrale. Et comme elle est intime et familiale, à l'intérieur, avec ses brancolantes solives surbaissées formant la voûte de la pauvre vieille! Celle-ci s'étançonne partout à des chevrons vermoulus, ses béquilles! Voici le bénitier de pierre usée, le même encore où Jeanne autrefois se signait. Voici, sur un des bas-côtés de l'église, qui n'en est pas plus grande, les fonts baptismaux où la fille de Catherine Romée reçut son nom et sa foi de chrétienne. Voici les bancs étroits, tordus, cassés, moulus, où sa douce jeunesse s'agenouilla jusqu'à dix-sept ans et où, après elle, tant de vieillesses aimables sont passées. Et puis enfin, là-haut, devant le pauvre autel en bois de cette courte église si vite vue dans son entier, voici la sainte table où elle reçut pour la première fois le Dieu qui lui inspirerait le plus grand courage dont paysanne ait jamais eu besoin pour quitter son clocher et aller à la guerre. Je ne veux pas sortir d'ici sans remarquer, au fond de la nef obscure, contre le pilier gauche où le bénitier est adossé, un banc plus vieux encore que tous ceux qui remplacent, dans cette église, les chaises absentes. Il n'offre qu'une place, entre ses planches mal clouées. Et je m'agenouille sur ce pauvre débris qui valut à la France un trône restauré par les mains blanches de la vierge qui s'y joignirent jadis. Et j'en baise aujourd'hui la trace, avec cet amour qu'inspire la jeunesse martyre, et qui sait faire monter une larme aux plus dures paupières.



Cliché Lesage. DOMREMY. — DÉTAIL DES SCULPTURES ET DE LA STATUE AU-DESSUS DE LA PORTE DE LA MAISON DE JEANNE

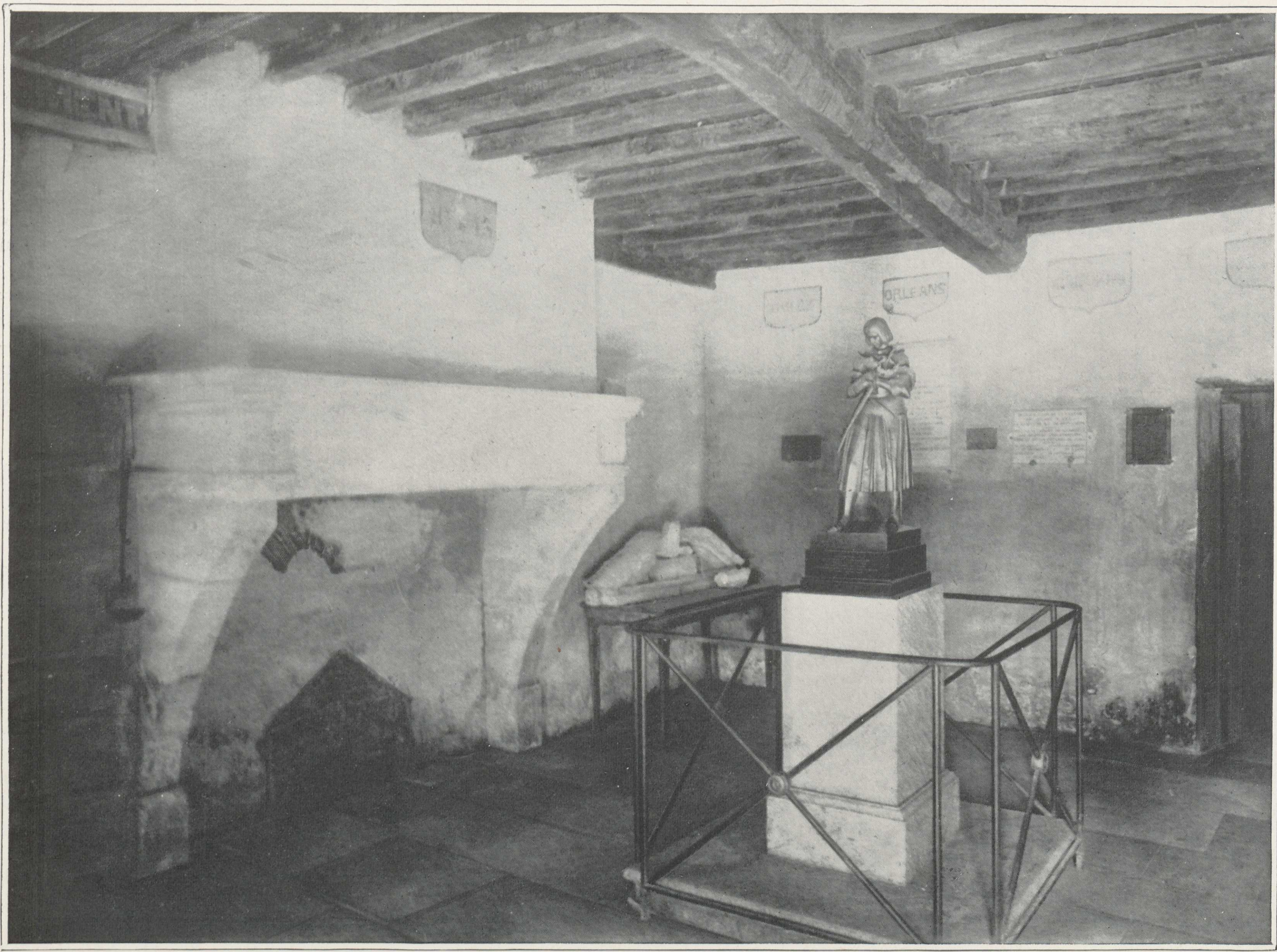
* * *

Un coup d'œil, en sortant de l'église de Domremy, sur le petit cimetière qui l'entoure; comme si cette aïeule veillait encore, pour un plus long sommeil et dans un autre genre de berceaux, les pieux enfants qui sont nés d'elle.

Et voici la dernière maison du village. Elle est, comme ses voisines, basse des murs et sans grande largeur. Mais à la grille ouvragée qui l'entoure et au parc planté de sapins opulents, on devine la relique historique qu'est pour le monde cette pauvre chaumière. C'est la maison de Jacques Darc et de Catherine Romée. Jeanne, leur fille, y naquit en 1412. Là, elle grandit jusqu'en 1429. A quelques cents pas, verdoie encore le Bois-Chesnu où la bergère montait garder ses bêtes. Sous les ombrages du petit parc, on a placé la *Jeanne d'Arc* du sculpteur Mercié. J'en aime, en face d'une si modeste maisonnette, le marbre riche où resplendit l'héroïne, moitié effrayée et moitié sûre de la mission divine que l'archange de France lui confia avec



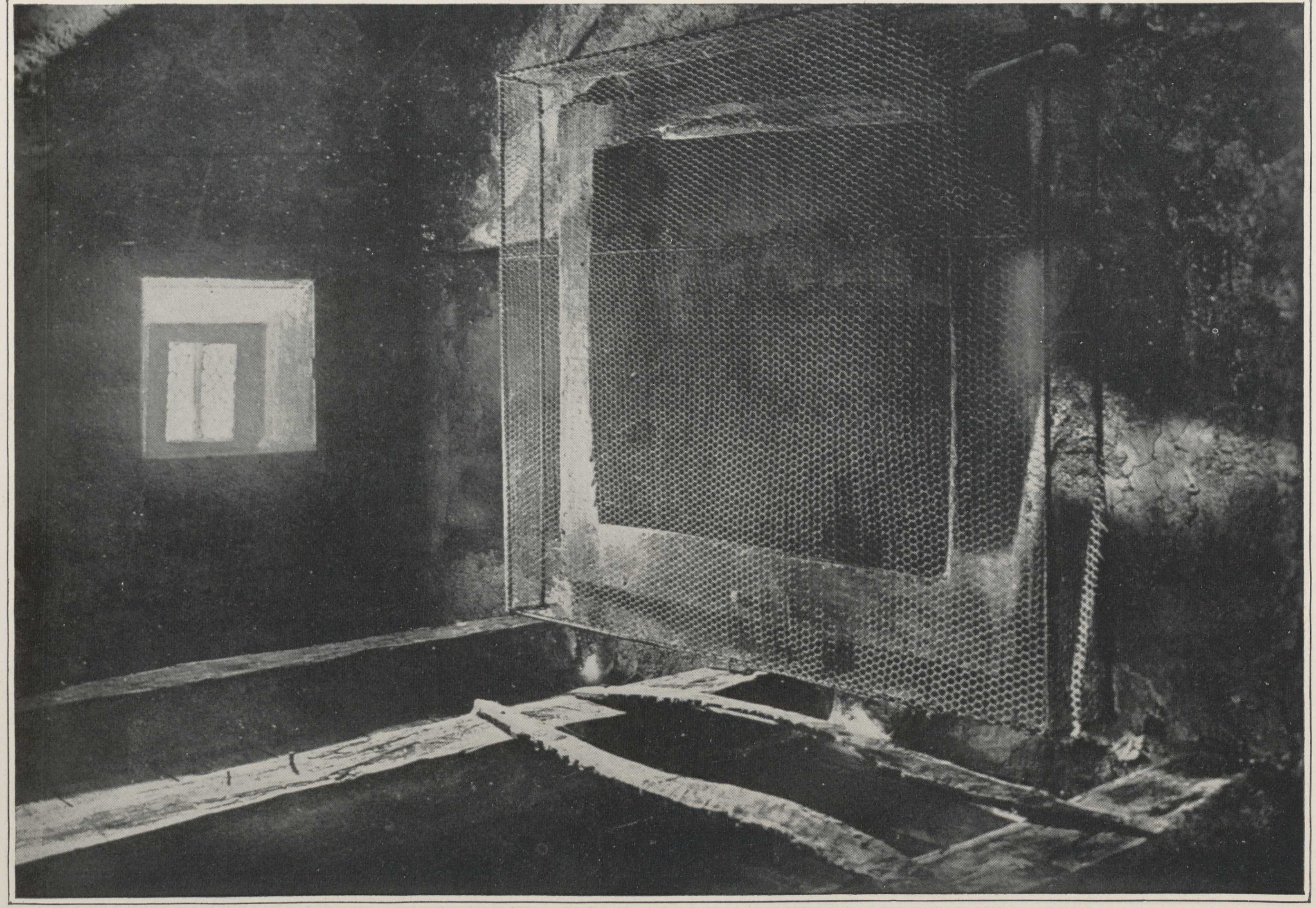
Cliché Ad. Weick (Saint-Dié). DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC ET MONUMENT NATIONAL PAR ANT. MERCIÉ




Cliché Lesage.

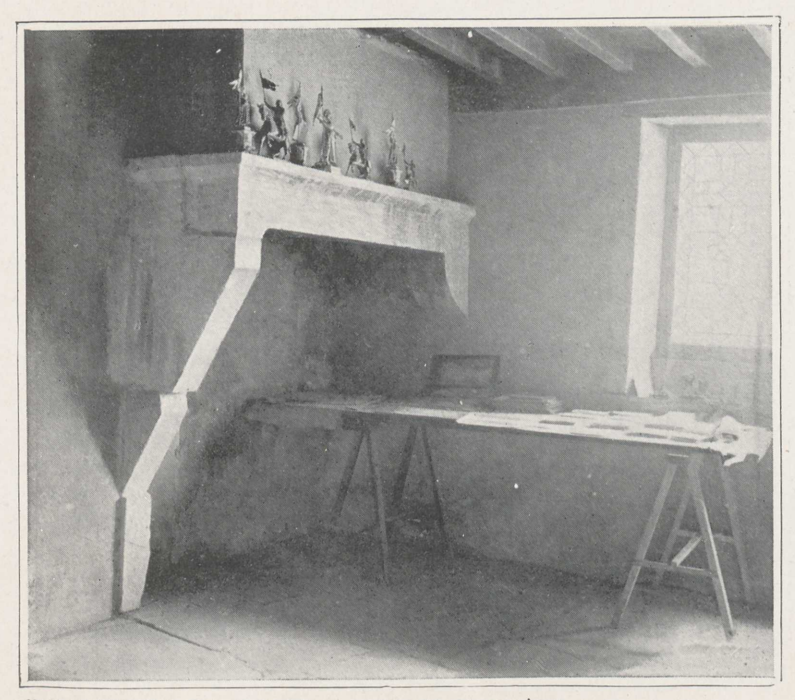
DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC. — SALLE BASSE

l'épée de Fierbois. Sur la porte basse de l'unique entrée, en forme de tympan gothique, un roi de France a fait sculpter les armes dont il a annobli la famille Darc, après le martyre de sa libératrice. Sur champ d'azur, l'épée de Fierbois porte en pointe la couronne de France, avec la devise qui court dans le tortil : VIVE LE ROY LOYS. Au-dessus de ce triptyque, la guerrière,



Cliché Lesage.

DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC. — SA CHAMBRE
(A droite, l'armoire de Jeanne garantie par un treillis en fer)



Clichés Ad. Weick (Saint-Dié). DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC
CHEMINÉE DE LA SALLE BASSE



DOMREMY. — MAISON DE JEANNE D'ARC
SALLE HAUTE TRANSFORMÉE EN MUSÉE

en cotte de mailles, est sculptée à genoux et joignant ses mains, avec une fraise opulente pour hausse-col à son petit visage, si féminin et si martial à la fois. Le tout est surmonté d'un dais à clochetons gothiques dans un style sobre, dont la simplicité n'injurie pas cette pauvre cabane de trois pièces que nous allons visiter.

La première, sur laquelle ouvre la porte du dehors, fut, avec sa grande cheminée de milieu et avec son carcel pendu encore à un angle, la pièce principale où la famille se groupait pour ses repas et ses veillées. Là, à la lueur de l'âtre, Jeanne rêva longtemps de délivrer la France. Là, sa mère l'appela folle. Là, son père, chienne. De là, elle partit enfin pour sauver sa patrie et ne plus revenir. Des bustes glorieux l'y couronnent, à présent, des lauriers de la victoire, comme dans un musée dont cette maison a l'aspect.

La pièce, qui fut la chambre particulière de Jeanne, s'ouvre sur un coin de celle-ci. Le jour, qui y pénètre par un soupirail à grillage, est si sombre qu'on y distingue à peine, dans le mur, les quelques étagères qui servirent d'armoires à la pauvre fille. En sorte qu'on se demande, dans cette espèce de cachot, si celui de Rouen fut plus noir, et si la douce gaieté qu'y manifesta la prisonnière ne lui venait pas d'une habitude qu'elle avait prise avec la nuit, chez ses parents mêmes.

Dans un coin, je remarque une statue de marbre blanc qu'un Anglais original y avait fait transporter, la veille même de ma visite. Elle représente une jeune fille en prière dans son costume de nuit, tout ingénuement et selon le goût douteux qui distingue la race albione. Le donateur a fait inscrire sur le socle :

*Jeanne d'Arc*

*levée à minuit pour écouter les Voix.*

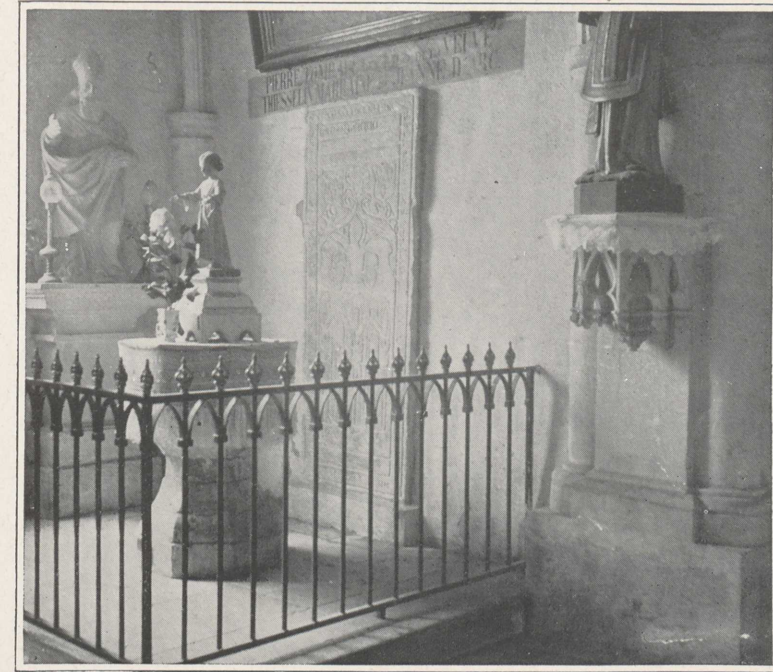
En agréant cette épave artistique pêchée, dit-on, dans une vente publique de Londres et baptisée par l'acquéreur comme l'on sait, le Conseil municipal de Domremy a surtout reçu l'hommage rendu à la victime des Anglais par ses bourreaux eux-mêmes. Et l'on oublie vite cette imagerie, comme toutes les



Cliché Lesage. DOMREMY. — CHEMIN CONDUISANT DU VILLAGE A LA BASILIQUE



*Cliché Ad. Weick (Saint-Dié).* DOMREMY. — INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE PAROISSIALE



*Cliché Delcominète.* DOMREMY. — FONDS BAPTISMAUX DE L'ÉGLISE PAROISSIALE
AU MUR FIGURE LA PIERRE TOMBALE DU FILS DE LA VEUVE THIESSELIN, MARRAINE DE JEANNE

autres qui peuplent assez médiocrement le *Musée de Jeanne d'Arc*, ouvert dans la partie supérieure de la maison qu'on a exhaussée d'un étage pour ce besoin. On sort chercher dehors, en route vers le Bois-Chesnu, une vision plus digne de Jeanne que toutes ces statues qui la représentent jeune fille ou jeune femme, bergère ou guerrière, et pas une peut-être telle que fut son modèle réel. Comme on se plaît mieux, chemin faisant, à retrouver les traits perdus de la « Bonne Lorraine », dans ces visages blonds de ses sœurs puînées que bride le bavolet à grandes ailes blanches. Les hommes vont aux moissons, une faucille à la main; les femmes aux pâturages en tenant la houlette du bercail.



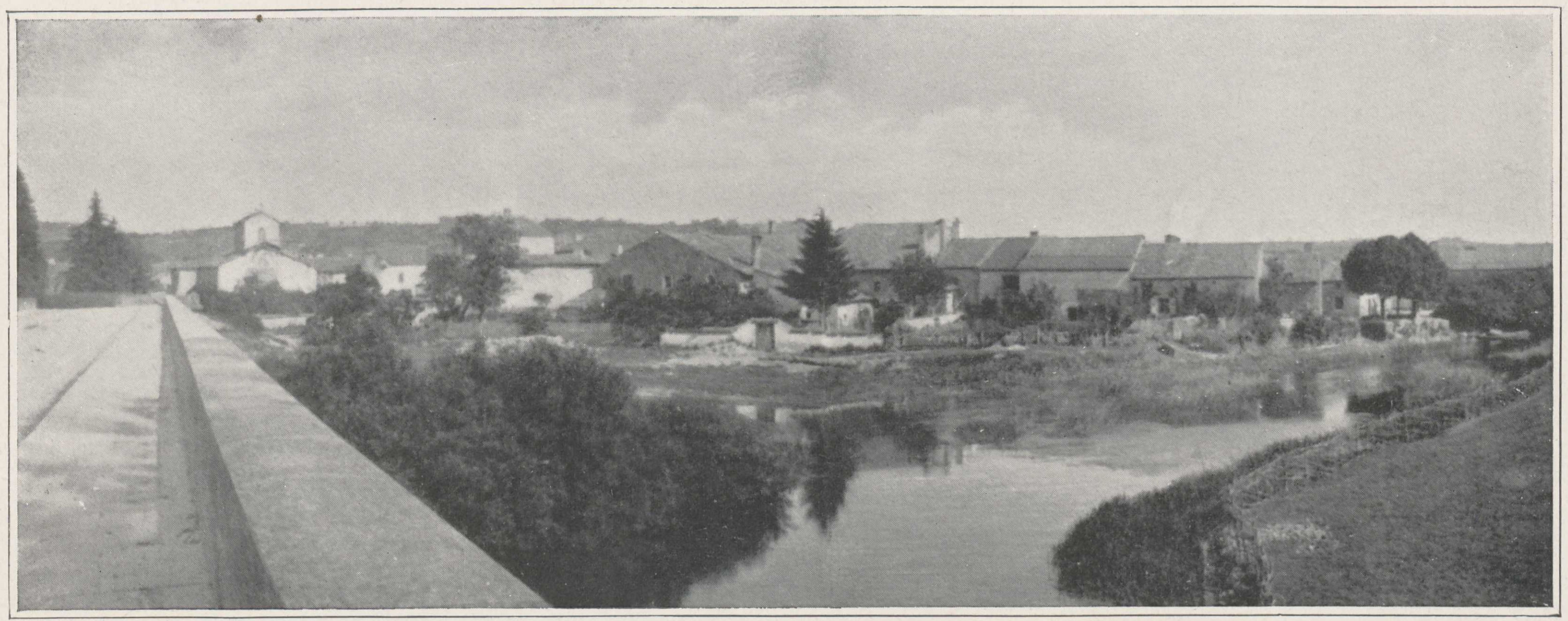

*Cliché Delcominète.* DOMREMY. — ÉGLISE PAROISSIALE
BENITIER CONTEMPORAIN DE JEANNE

Parmi ces paysages verts et jaunes de Domremy, tout ce peuple de douces travailleuses épand son vol de cornettes agiles, comme du temps de Jeanne qui se coiffa du même bavolet pour vaquer aux mêmes besognes.

Et voici enfin, après quelques cents mètres de montée en longueur de la route, la rampe presque abrupte du Bois-Chesnu où Jeanne aimait tant à aller se perdre, pour entendre ses Voix lui parler de la France. La paroi et le faîte en sont encore tapissés de ces sapins des Vosges aux verdeurs si sombres et aux murmures si mystérieusement tragiques, quand le moindre vent les fait frémir comme des armées de fantômes en marche. Les robes



*Cliché Lesage.* DOMREMY. — FAÇADE DE L'ÉGLISE PAROISSIALE



*Cliché Ad. Weick (Saint-Dié).*

DOMREMY. — PANORAMA DU VILLAGE PRIS DU CHEMIN DE LA BASILIQUE



*Cliché Ad. Weick (Saint-Dié).*

DOMREMY. — LE CHEMIN DU BOIS-CHESNU



*Cliché Ad. Weick (Saint-Dié).*

GOMBERVAUX (PRÈS DE VAUCOULEURS). — RUINES DU CHATEAU

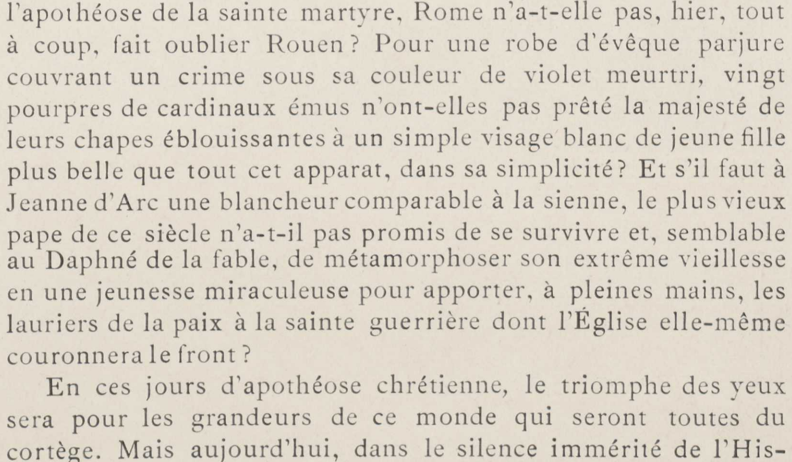


*Cliché Corroy.*

ENTRE COUSSEY ET DOMREMY. — PAYSAGE LORRAIN

des Saintes qu'y vit notre providentielle libératrice, furent-elles faites d'autres étoffes et d'autres aiguilles que celles de ces sapins haut vêtus? La voix de l'archange eut-elle d'autre souffle que celui du vent, quand il fait résonner ces branches comme autant de clairons de la guerre? Eh ! qu'importe ce que Jeanne vit ou entendit là, si, par cette simple fille des champs, la France, un jour, perdue fut sauvée ?

Et c'est pour célébrer ce miracle de la faiblesse triomphant de la force et de la grâce terrassant la puissance, qu'à la place où Jeanne entendit ses Voix, une basilique a surgi. Féminine et élégante dans ses nobles atours, de sa crypte à sa flèche, cette admirable construction n'est, à la lumière qui l'envahit de toute part, qu'un éblouissant reflet de marbre et d'or. Dédiée à Notre-Dame des Armées avec la plus idéale des guerrières pour chef de file, elle éperonne en avant vers la plaine de Domremy qu'elle domine, et vers la terre de France tout entière à qui elle parlera longtemps de courage dans les défaites et de relèvement dans les chutes. Capitaine de pierre, n'est-elle pas un merveilleux symbole de vaillance et d'honneur, de pied en cap couverte d'un semis de lis d'or et armée d'une moisson d'épées d'argent, en souvenir des armes que le Roy donna aux descendants de Jeanne : *d'azur à une épée d'argent en pal soutenant une couronne d'or, accostée de deux fleurs de lys de même.* Et c'est justice, que la houlette de la bergère ait fleuri en lis et que sa quenouille ait piqué en épée, et qu'une église répète ici une histoire que tous connaissent. Les trois étapes de cette prodigieuse épopée, les plus petits enfants les épèlent, entre les boucles blondes de leurs cheveux inondant la page où rougeoie tant de sang, où tant de flammes crépitent, où une fleur de lis surnage toujours blanche : Orléans et ses preux, Reims et ses pleutres, Rouen et ses bourreaux. Mais, de Rouen aux lueurs de bûchers sanglants, quel besoin d'évoquer la triste image ici dans la splendeur des pierres blanches et des fleurs d'or ? En promettant l'apothéose de la sainte martyre, Rome n'a-t-elle pas, hier, tout à coup, fait oublier Rouen ? Pour une robe d'évêque parjure couvrant un crime sous sa couleur de violet meurtri, vingt pourpres de cardinaux émus n'ont-elles pas prêté la majesté de leurs chapes éblouissantes à un simple visage blanc de jeune fille plus belle que tout cet apparat, dans sa simplicité? Et s'il faut à Jeanne d'Arc une blancheur comparable à la sienne, le plus vieux pape de ce siècle n'a-t-il pas promis de se survivre et, semblable au Daphné de la fable, de métamorphoser son extrême vieillesse en une jeunesse miraculeuse pour apporter, à pleines mains, les lauriers de la paix à la sainte guerrière dont l'Église elle-même couronnera le front ?



En ces jours d'apothéose chrétienne, le triomphe des yeux sera pour les grandeurs de ce monde qui seront toutes du cortège. Mais aujourd'hui, dans le silence immérité de l'Histoire où une plume sans valeur essaie de célébrer l'héroïne à sa guise, peut-être sera-t-il permis à un humble Cadet de Gascogne de revendiquer pour quelques-uns de sa race l'honneur d'avoir été les gardes du corps de Jeanne jusqu'à la victoire et à la mort. Ce furent trente capitaines hauts panachés, toute une bande de ces cadets aussi joyeux que fidèles qui, d'Orléans à Compiègne et au delà, firent à l'héroïne un premier rempart de leurs poitrines : Géraud de la Palhère et Naudonnet de Lustrac, Xaintraille et ses lansquets à toute épreuve, La Hire et ses Garonnais de tout cœur, ce bon La Hire qui ne faisait à Dieu que la prière de « ne pas faire à La Hire ce que Dieu n'eût pas voulu que La Hire lui fît », et qui aima tant Jeanne qu'à lui seul il voulut essayer l'assaut suprême de Rouen pour enlever aux Anglais leur prisonnière. A son audace il ne gagna que les blessures dont il revint mourir à Montauban. Et c'est justice que son pennon, ayant été à la peine, flotte à l'honneur dans les vitraux de l'éblouissante basilique qui attend, toute prête, la glorification de sa Sainte.

BOYER D'AGEN.



*Cliché Corroy.*

S. G. MGR FOUCAULT
Évêque de Saint-Dié